

HÉLOÏSE ET ABAYLARD.

ARGUMENT.

L'histoire d'Héloïse et d'Abaylard a fourni un sujet à notre poésie populaire; mais elle l'a chantée à sa manière. Ce ne sont ni les amours, ni les malheurs des deux amants qui l'ont frappée. La métamorphose qu'elle a fait subir à cette femme célèbre est fort étrange; on voudrait pouvoir en douter, mais il n'y a pas matière à l'ombre d'un doute; les faits sont positifs: Héloïse est changée en une affreuse pythonisse.

On sait qu'elle passa avec Abaylard plusieurs années au bourg de Pallet, près de Nantes. Durant leur séjour en Bretagne, le bruit de son savoir se repandit partout; le peuple en fut émerveillé; et, comme à cette époque de naïve ignorance, tout savant était un sorcier, il lui en départit toutes les connaissances et les attributs; telle est sans doute la cause de cette métamorphose singulière.

VIII

LOIZA HAG ABALARD.

(Les Kerné.)

Né oann némed daouzek vloa pa guitez ti ma zad
Pé oann et gand ma c'hloarek, ma dousik Abalard.

Pé oann mé et da Naonet gand ma dousik kloarek
Né wienn ies, ma doué, némed ar brézonek ;

Né wienn tra, ma doué, met lavar ma fater
Pé oann-mé plac'hik bihan é di ma zad enn ger.

Hogen bréman, m'onn diskoet, m'onn diskoet mad
[a-grénn,
Me war Galek ha Latin ha mé war skriw ha lenn ;

Ha lenn é lévr ann aviel ha skriva mad ha brek,
Ha sakri ann bara-kann kerkoulz ha peb bélek ;

Ha mirout deuz ann bélek o lar hé oféren,
Haskloumo'nn akloúétenn éc'hreiz hag enn daoubenn ;

VIII

HÉLOÏSE ET ABAYLARD.

(Dialecte de Cornouaille.)

Je n'avais que douze ans quand je quittai la maison de mon père, quand je suivis mon clerc, mon cher Abaylard.

Quand j'allai à Nantes, avec mon doux clerc, je ne savais, mon Dieu, d'autre langue que le breton ;

Je ne savais, mon Dieu, que dire mes prières, quand j'étais chez mon père, petite, à la maison.

Mais maintenant je suis instruite, fort instruite en tout point ; je connais la langue des Francs et le latin, et je sais lire et écrire ;

Et lire dans le livre des évangiles et bien écrire, et parler, et consacrer l'hostie aussi bien que les prêtres.

Et protéger contre le prêtre qui dit sa messe, et nouer l'aiguillette par le milieu et les deux bouts ;

— 96 —

Mé war kahout 'nn aour mélen é touez al ludu ;
Hag ann argant touez ann drez, pa meuz kavet ann tu :

Mé war mont da giez du, pé da vran, pa meuz c'hoant ;
Pé da potrik ann skod-tan, pé da aérouant ;

Mé war eur zonen a lak ann envou da vralla,
Hag ar mör braz da dridal, hag ann dir da gréna.

Mé war mé kément tra zo, enn bed-man da gwihet,
Kément tra zo bet guechall, kément zo dazonet.

Kentan louzou amez gret, gant ma dousik kloarek,
Gand lagad kleiz eur morvran ha kalon eunn tousek ;

Ha gand had ar raden glaz, déon ar puns kant goured,
Ha gouriou ann aour-géoten ar ann prad dastumet ;

Dastumet, diskabel kaer, dré zav ann dé a-grenn,
Német ma iviz gan-in, hag ouspenn dierc'hen.

Kentan dolez ma louzou da gouzout ma oa mad,
A oa é-kreiz park ségal ann otrou ann Abad,

Deuz triwec'h bigouad ségal doa hadet ann abad,
Né deuz bet da zastumi némed doau guichennad.

Mé meuz eunn arc'hik argant enn ger é di va zad,
Ann hini hé zigorfé enn défé kalonnad ;

— 97 —

Je sais trouver l'or pur, au milieu de la cendre,
et l'argent dans le sable, quand j'en ai le moyen :

Je me change en chienne noire, ou en corbeau,
quand je le veux, ou en porte-brandon (feu follet),
ou en dragon ;

Je sais une chanson qui fait fendre les cieux, et
tressaillir la grande mer, et trembler la terre.

Je sais, moi, tout ce qu'il y a à savoir en ce monde;
tout ce qui a été jadis, tout ce qui sera.

La première drogue que je fis avec mon doux
clerc, fut faite avec l'œil gauche d'un corbeau de
mer, et le cœur d'un crapaud ;

Et avec la graine de la fougère verte, cueillie à cent
brasses au fond du puits, et avec la racine de l'herbe
d'or arrachée dans la prairie,

Arrachée tête nue, au lever du soleil, en chemise
et nu-pieds.

La première épreuve que je fis de mes drogues, fut
faite dans le champ de seigle du seigneur Abbé :

De dix-huit mesures de seigle qu'avait semées
l'abbé, il ne recueillit que deux poignées.

J'ai un coffret d'argent à la maison, chez mon
père : qui l'ouvrirait s'en repentirait bien ;

— 98 —

Hag enn hi ter aer-wiber o gouri 'nn wi aérouant,
Mar zeu ma aerouant da vad, neuzé vo nec'hamant.

Né ket gand kik klujiri na gand kik kévélied,
Gand gwad sacr ann dinamed, a m'int gan-in maget.

Ar c'hentan em boa lahet a oa barz ar véred,
Mont da glask ar vadihiant, ar béleg 'nn hé roched.

Tré mé oa et d'ar c'hoaz-hent, me dennez ma boutou,
Hag a iez d'hé zivezio, didrouz, ar ma lérrou.

Mar jommann ar ann douar, ha gan-in ma goulaou,
Mar jommomp ar ann bed-man, c'hoaz eur bloavez
[pé zaou;

C'hoaz eunn daou pé dri bloavez ma dous ha mé hon
[daou :
Ni a lakai ann bed — man da drei ar hé ginaou. —

— Evéséit mad, Loiza, évéséit d'hoc'h éné,
Mar dé ann bed man gan oc'h, ma ébenn gad Doué.—

— 99 —

Il y a là trois vipères qui couvent un œuf de dragon ; si mon dragon vient à bien, il y aura grande désolation.

Ce n'est pas avec de la chair de perdrix, ni avec de la chair de bécasse, mais avec le sang sacré des innocents, que je les nourris.

Le premier que je tuai, était dans le cimetière, sur le point de recevoir le baptême, et le prêtre en surpris.

Quand on l'eut porté au carrefour, je quittai ma chaussure, et m'en allai le déterrer, sans bruit, sur mes bas.

Si je reste sur terre, et ma Lumière avec moi ; si nous restons en ce monde encore un an ou deux ;

Encore deux ou trois ans, mon doux clerc et moi, nous ferons tourner ce monde à rebours. —

— Prenez bien garde, Loïza, prenez garde à votre âme ; si ce monde est à vous, l'autre appartient à Dieu.—

NOTES

ET ÉCLAIRCISSEMENTS.

L'auteur suppose qu'Héloïse n'a que douze ans lorsqu'elle quitte la maison paternelle pour suivre son amant. Il y a, dans l'énumération qu'elle fait de ses talents, un certain orgueil qui commence par être naïf, et finit par devenir horrible. On y trouve un bizarre mélange de pratiques druidiques et de superstitions chrétiennes. Héloïse est fort savante : elle sait la langue des Francs et le latin ; elle lit l'Évangile ; les abbesses seules, entre les femmes, en avaient le droit. Ce fait est important ; il prouve qu'Héloïse était déjà retirée au Paraclet, lors de la composition du chant ; elle n'est donc pas seulement sorcière, elle est religieuse, prêtresse même, puisqu'elle prétend consacrer l'hostie.

Elle est alchimiste ; elle se métamorphose à son gré ; elle est tour à tour chienne noire, corbeau, dragon ou feu follet. Les âmes des méchants empruntent toutes ces formes.

Au pied du Mont-Saint-Michel en Cornouaille, s'étend un vaste marais ; si le montagnard voit passer, sur le soir, un grand homme maigre et pâle suivi d'une chienne noire qui se dirige de ce côté, il regagne bien vite sa cabane, il ferme sa porte au verrou, et se met en prière, car la tempête approche. Bientôt, les vents mugissent, le tonnerre roule avec fracas, la montagne tremble et paraît prête à s'écrouler ; c'est le moment où le magicien évoque les âmes des morts.

Le feu follet est un enfant qui porte à la main un brandon qu'il tourne comme une roue enflammée ; c'est lui qui incendie les villages que l'on voit brûler, la nuit, sans que personne y ait mis le feu ; le cheval malade, qui se traîne vers l'écurie, c'est lui : on croit le tenir, il échappe en jetant son tison à la tête du pâtre qui veut le conduire à l'étable. La chèvre blanche, égarée, qui bêle tristement, après le coucher du soleil, au bord de Pétang, c'est encore lui ; elle fait tomber le voyageur dans l'eau et fuit en ricanant. Esprit, lutin,

démon malicieux et moqueur, le *porte-brandon* met sa joie à narquer l'homme.

Héloïse a tout pouvoir sur la nature : elle connaît le présent, le passé, l'avenir ; elle chante, et la terre s'émeut. Elle sait la vertu des simples ; comme Merlin, elle cueille au point du jour l'herbe d'or ; elle jette des sorts ; elle fait couvrir des vipères, qu'elle engraisse de sang humain ; elle bouleverserait le monde. Cependant, il y a une limite qu'elle ne franchit pas : où finit son empire, commence celui de Dieu. Il est curieux d'entendre, au vi^e siècle, le barde-druide Taliesin faire étalage de ses connaissances de la même manière qu'Héloïse. Lui aussi se vante d'avoir subi ou de pouvoir subir des métamorphoses étranges ; d'avoir été biche, coq et chien¹ ; de connaître tous les mystères de la nature² ; d'être l'instituteur du monde ; de tenir enfermé dans ses livres sacrés le trésor entier des connaissances humaines³.

Le poète est d'accord avec l'histoire, en faisant vivre Héloïse et son amant à Nantes, ou aux environs. C'était le pays classique de la sorcellerie. Le druidisme avait eu un collège de prêtresses dans une des îles situées à l'embouchure de la Loire, et leur science avait laissé de si profondes traces dans les esprits, qu'au milieu du xi^e siècle, elles ne s'étaient point encore effacées. Le nombre des sorcières se multipliait même tellement de jour en jour, que l'évêque diocésain crut devoir fulminer contre elles une bulle d'excommunication, avec toutes les cérémonies d'usage, en pleine cathédrale, au son des cloches, en allumant, puis éteignant les flambeaux, et foulant aux pieds le missel et la croix⁴.

Les druidesses de la Loire, comme les vierges de l'Archipel Armoricaïn⁵, étaient sans doute douées d'un esprit surhumain ; sans doute, elles pouvaient soulever par leurs chants la mer et les vents, prendre à leur gré la forme d'animaux divers, guérir de maladies incurables, connaître et prédire l'avenir.

Il est facile de voir, à ces traits, que le poète a confondu Héloïse

¹ Angar Cyvindawd. Myvyrian, t. 1, p. 35.

² Elfin, *ibid.*, *ibid.*, p. 21.

³ Hanes Taliesin, *ibid.*, *ibid.*, p. 20.

⁴ *Sortiarias* quia quotidie multiplicantur in civitate et diocesi Nannetensi... excommunicamus (*Statuta Ollivarii, episcopi Nannetensis, ad ann. 1354. D. Morice, Hist. de Bret., preuves*).

⁵ Maria et ventos concitari carminibus ;... seque in quæ velliut animalia vertere, scire ventura et predicare (P. Mela, *De situ orbis*, lib. III, c. 6).

— 102 —

avec les prêtresses du culte antique de ses pères ; lui aurait-il mis dans la bouche quelques débris de leurs hymnes, conservés par la tradition ? Nous sommes portés à le croire, et telle est la raison qui nous a fait attribuer à une partie du chant, une antiquité très reculée et bien antérieure au XII^e siècle, auquel il semble appartenir.
